



**Le Pharaon Thoutmosis III (nom grécisé de ce pharaon)**, Nouvel Empire, XVIII<sup>ème</sup> dynastie, 1504-1450 avant notre ère, Karnak, temple d'Amon-Rê. Sa ceinture porte un cartouche à son nom comme fils de Rê : **Menkheperê** : “**stable est la manifestation de Rê**” (matériau : grauwacke, hauteur : 90,5 cm. *Musée d'Art égyptien de Louqsor*. Source : R. Schultz et M. Seidel, *L'Égypte, sur les traces de la civilisation pharaonique*, Cologne, Könemann).

---

# □ Le nom en Égypte ancienne \*

Gilbert NGOM

---

**Résumé :** *Le nom hante la psyché humaine, probablement depuis l'apparition, en l'homo sapiens, de la faculté d'articuler les sons, les noms, et de les associer à des images mentales, substitués des choses et des êtres. Dans l'Égypte ancienne, les idées relatives au nom ne découlent pas seulement de sa fonction sociale ; elles se réfèrent aussi à une conception générale de l'être et du monde.*

**Summary:** *“The name in Ancient Egypt” - Names have always exercised a primal fascination over the human psyche. The fixation can probably be traced back to the emergence, among Homo sapiens, of the capacity to articulate sounds, and to assign specific sounds to selected mental images, thus transforming sounds into recognizable substitutes for corresponding objects and beings. In ancient Egyptian culture, the use of names was not limited to this social function. It was extended to embrace a wider, more general conception of the beings named, and the world surrounding them.*

## 1. Introduction

Le nom hante la psyché humaine, probablement depuis l'apparition, en l'*Homo sapiens*, de la faculté d'articuler les sons, les noms, et de les associer à des images mentales, substitués des choses et des êtres. Dans l'Égypte ancienne, les idées relatives au nom ne découlent pas seulement de sa fonction sociale ; elles se réfèrent aussi à une conception générale de l'être et du monde

Une constatation générale, dans le temps et dans l'espace : la croyance qu'il existe un lien essentiel entre le nom et ce qu'il désigne, entre le signifiant et le signifié, et que connaître le nom d'un être ou d'une chose, c'est avoir pouvoir sur cet être ou sur cette chose.

**E. Lefébure**, entre autres, signifie que selon **Pline**, **Macrobe**, **Plutarque**, « *Rome scellait par un cachet le nom de sa divinité protectrice dans la bouche de la déesse Angerona* », et qu'en Inde « *si Indra laissa échapper son nom sacré lorsqu'il eut tué Vritta, ce fut par une perte fâcheuse due à une sorte de panique du Dieu* ».

Pour les Chaldéens, « *le plus haut et le plus irrésistible de tous les pouvoirs réside dans le nom divin mystérieux, le grand nom, le nom suprême dont Ea, dieu du monde des vivants, garde le souvenir dans son cœur, et devant lequel tout doit fléchir dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Le grand nom reste le secret d'Ea ; si quelqu'un arrive à le pénétrer, il serait, par cela seul, investi d'une puissance supérieure à son fils Silikh-Moulou-Khi... Mais ce nom, l'enchanteur ne le sait pas, et il ne peut par conséquent l'encadrer dans sa formule,*

---

\* L'auteur a publié antérieurement cet article dans la revue *Humanisme*, n° 170-171, 1987.

*même destinée à rester absolument mystérieuse. Ce n'est pas lui qui s'en sert, il ne peut que demander au dieu qui le connaît de l'employer ».*

Au temps d'**Origène**, les « rabbins prétendaient que le Christ n'avait opéré ses miracles que parce qu'il avait trouvé la lecture du nom du tétragramme, et ils défendaient, sous les peines les plus sévères, d'essayer de l'imiter ».

Selon les rabbins, les gnostiques et les mystiques de toutes les époques, « non seulement le nom, en effet, mais encore les lettres du nom ineffable avaient leur symbolisme et leur vertu ».

On trouve la même croyance chez les musulmans. « La magie la plus élevée chez les Arabes agit par l'intermédiaire d'anges et de génies, et par la vertu de certains noms de Dieu ».

Le dieu finnois **Wairämönen**, le héros du *Kalevala* « est le dépositaire des runas de la science des paroles suprêmes, des paroles créatrices qu'il a été chercher jusque dans la poitrine de l'antique *Wipunen*, paroles qui donnent la vie à tout ce qui existe, et dont la puissance enchaîne les dieux aussi bien que les êtres infernaux... Ces paroles ont par elles-mêmes une valeur sans égale et indépendante de l'agent qui les prononce. Ce ne sont pas les noms, ce sont les origines qu'enseignent les paroles magiques du *Kalevala* ».

Il existe donc un mystère du nom, un mystère du nommer, de l'acte de nomination. Pour toutes les traditions, la science, la science du vrai serait alors la connaissance, la possession du nom de chaque être, de chaque chose, voire la possession du nom suprême qui permet de décliner tous les noms. Cette espérance, **Victor Hugo** l'exprime bellement :

*« Je veux le nom du vrai, criai-je, plein d'effroi  
Pour que je le dise à la terre inquiète.  
Et une voix lui répond :  
Tais-toi, ce nom déborde, inouï, réfractaire,  
Quelque être que ce soit, au ciel et sur la terre.  
Ce nom mystérieux, énorme, illimité.  
... Ce nom ineffable et coupé  
En autant de tronçons qu'il est de créatures ;  
Il est épars au loin dans les autres natures :  
Personne n'a l'alpha, personne l'oméga.  
Ce nom, qu'en expirant le passé nous légua,  
Sera continué par ceux qui sont à naître,  
Et tout l'univers n'a qu'un objet : nommer l'être ! »*

## 2. Statut ontologique du nom

Le nom a son statut inscrit dans la cosmogonie égyptienne ; il en est une partie intégrante. Selon les anciens Égyptiens, à l'origine de tout ce qui existe, a existé et existera, il y a une matière incréée, le **noun**, étendue dans l'infini de l'espace, **djet**, et dans l'infini du temps, **hehe**.

Cette matière incréée, éternelle, contient en elle tous les archétypes de tous les êtres et de toutes les choses possibles. Elle contient également son propre principe dynamique, sa propre force du devenir, de transformation, de manifestation, *kheper*, continuellement en action, et amenant les êtres et les choses à se manifester. Il n'est pas d'être ou de chose manifesté(e) dont l'archétype ne préexiste dans le *noun*.

Il n'y a donc pas de création, il y a seulement génération, dévoilement, dépliement des choses et des êtres. La langue égyptienne ne connaît pas le terme "créer" qui signifie : tirer du néant. Dans une traduction, ce mot "créer" trahit, altère en quelque sorte la réalité.

La conception d'une matière incréée éternelle contenant et développant toutes les formes d'êtres et de choses possibles expliquerait peut-être la croyance en l'immortalité et la pratique de la momification des animaux sacrés et des hommes.

La mort étant un changement d'état, de forme, le (ou la) défunt(e) (res)sort au jour, à la lumière, à une autre phase de la manifestation, comme Osiris. "*Formules de sortir au jour*", "*de sortir à la lumière*", tel est le contenu du *vademecum* qui accompagne la dépouille dans sa "place de vérité". Traduire par "livre des morts", c'est donc mal le nommer.

Quoi qu'il en soit, il importe de relever qu'un des peuples les plus religieux de l'Antiquité a vécu avec une conception matérialiste du monde la plus radicale.

Le premier être, la première forme à se manifester, à émerger du *noun* est le démiurge : être parfait, forme parfaite.

Production du *noun*, il est à la fois la conscience-pensée, *ib*, du *noun*, et raison-intelligence, *ka*, du processus qui régit la génération, la manifestation de tous les êtres et choses possibles dont les archétypes préexistent dans le *noun*.

Forme organisée et manifestée du *noun*, être organisé et manifesté du *noun*, conscience-pensée du *noun*, raison-intelligence du *noun*, le démiurge est l'organisateur de toute manifestation provenant nécessairement du *noun*.

C'est lui (le démiurge), l'acteur qui va ordonner, en pleine conscience, en pleine intelligence, en pleine raison, en plein ordre vérité-justice, *maât*, toutes les manifestations possibles des êtres et des choses.

Manifestation parfaite, c'est de lui que sera issue toute manifestation. Cette entreprise de manifestation, de génération, est rendue effective par la proclamation, *dem*, par lui, du nom de chaque être, ou de chaque chose. Cette activité est perpétuelle. *Grosso modo*, et d'après les textes, cette opération se déroule ainsi :

- D'abord apparaît une forme-image, *tît*, dans le cœur, dans la conscience, *ib*, du démiurge. Cette forme-image provient du *noun*, réservoir de toutes les formes, de toutes les images.

- Ensuite le démiurge structure en pensée, *matj*, les modalités de sons appropriés et adéquats au tracé de la forme-image apparue dans son cœur, dans sa conscience. Les sons sont produits au moyen de sa langue, *las* : ils constituent un mot doué de sens, donc un nom.

- Enfin la bouche, *ro*, proclame, *dem*, le nom, *ran*. Elle sort, *per*, le nom ; elle l'extériorise.

Immédiatement, instantanément, la forme-image, *tît*, se manifeste, *kheper*, se transforme en un être, ou en une chose, émergeant du *noun*, provenant du *noun*. C'est cela l'efficacité de la parole divine, *medou netjer*.

Par le (ou les) son(s), le (ou les) mot(s), donc par le nom, le démiurge déverse, *quema*, les êtres et les choses. Il déverse les noms.

Tel est, dans ses grandes lignes, le processus de génération des êtres et des choses.

Le nom a donc un statut ontologique éminent. La nomination équivaut à provoquer une manifestation déjà en gestation. Le nom, proclamé, achève le processus de génération, de manifestation des êtres et des choses dont les archétypes se trouvent dans le *noun*, la matière primordiale incréée, éternelle. Les archétypes sont uniquement connus du seul démiurge, siège, instance suprême obligée de leur organisation, de leur répartition, de leur manifestation.

Mais les anciens Égyptiens assurent en outre que le démiurge unit, rassemble toutes les manifestations, et y est présent :

- en tant que forme-image pensée, organisée, proclamée de chaque chose et de chaque être ;
- en tant que cœur-conscience-pensée, organisée, proclamée de chaque chose et de chaque être ;
- en tant que cœur-conscience-pensée, langue et bouche de chaque divinité, de chaque homme, de chaque animal ;
- en tant que *ka*, génie-intelligence de chaque divinité, de chaque homme.

Pour ce qui concerne l'homme particulièrement, et sans parler des divinités, l'univers lui est donc intelligible, selon son cœur, sa conscience, selon sa langue, sa parole, selon sa bouche, selon son génie, *ka*. En conséquence, l'homme peut répéter, *wehem*, le processus de génération des êtres et des choses selon la même voie suivie par le démiurge. Il peut dire, prononcer, *djed*, les paroles divines, *medouou netjerou*. Tel l'artiste devant une partition musicale dont il n'est pas l'auteur, l'homme peut donc répéter le processus de génération, de manifestation des êtres et des choses. En le faisant, il contribue à sa façon à la production des êtres et des choses, à l'ordre vérité-justice, *maât* de l'univers, ordre auquel le démiurge lui-même est soumis. Puisque la société humaine, ici-bas, n'est qu'un chantier de production, de manifestation, de génération des êtres et des choses, le nom y a donc sa place, sa fonction, son rôle.

### 3. Statut social du nom

Ce statut permet à la fois d'identifier les individus et de les intégrer à la collectivité. Le nom participant à l'être d'une personne, il importe de l'identifier sûrement. Mais l'individu présente toujours plusieurs apparences. C'est un pavillon qui couvre diverses marchandises. D'où la multiplicité des noms portés par un même individu.

La multiplicité des noms attribués à un même individu procède donc du désir de saisir sa personnalité réelle.

C'est l'application d'un principe majeur et constant de la pensée et de l'art égyptien pour appréhender la réalité ; le principe de la combinaison des points de vue.

Par exemple, pour se représenter l'homme, l'Égyptien le dessine la tête de profil, l'œil de face, le torse de face, le bassin de profil... Et le tout distribué en sections carrées. C'est un art purement intellectuel.

L'individu répondra donc à plusieurs noms.

Il aura d'abord un nom de naissance, "son nom de sa mère", comme disent les textes pour bien signifier que c'est la mère qui, principalement, donne le nom à l'enfant, redoublant "ainsi par une création verbale, sa création physique".

La prééminence de la filiation maternelle se constate également dans les textes magiques "*afin de saisir la victime dans son identité la plus essentielle*".

La conception divine elle-même n'est possible que par la mère. Le **papyrus Westcar** qui raconte la naissance des rois de la V<sup>e</sup> dynastie est net à cet égard.

Une simple mortelle, la femme d'un prêtre pur, **ouab**, est mise enceinte par le démiurge Rê ; les enfants qui naîtront de cette union "exerceront" la fonction royale sur l'Égypte tout entière. L'annonce en est faite au souverain régnant, **Khoufoui**, **Chéops**, qui, comme **Hérode**, mais sans massacre, ne pourra rien à la chose. Les noms royaux des "divins" enfants ont été confectionnés par Isis accompagnée de plusieurs déesses.

"L'immaculée conception" de la pharaonne **Hatshepsout** est racontée en détails à Deir el-Bahari. Ici c'est **Amon** qui s'unit à la reine au lieu et place du roi. Le nom d'**Hatshepsout**, "celle-qui-est-en-avant-des-nobles", donné par sa mère, est confirmé par **Amon**.

Les anciens Égyptiens ne reconnaissaient aucune espèce d'infériorité de nature ou de droit à la femme par rapport à l'homme. *Mutatis mutandis*, la filiation maternelle, chez eux, prime juridiquement et politiquement la filiation paternelle, car elle est certaine.

Pour l'individu, le nom de naissance, "*son nom de sa mère*", est donc chose fondamentale.

Bien sûr, le père peut collaborer à la mise en forme du nom. Certains noms "*reflètent la participation commune des parents*".

A côté de "*son nom de sa mère*", l'individu recevra au cours de sa vie d'autres noms : un petit nom, **ran nedjes**, un nom d'adulte, **ran âa**, un nom de (bonne) réputation (ou renommé), un beau nom, **ran nefer**, et dans le cas contraire un mauvais nom, **ran bin**, ou encore un nom d'abomination, **ran djou**.

Tous ces noms proviennent des cercles de ses relations personnelles et sociales. Mais ces multiples appellations n'épuisent pas tous les aspects de l'individu. Celui-ci conserve une part intime d'absolu, à laquelle réfère parfois un nom secret, **ran sesheta**, connu seulement de son cœur, de sa conscience, **ib**, et qui est son vrai et juste nom, **ran maâ**.

#### 4. Le caché-de-nom

Quant aux divinités, elles répondent, elles aussi, à plusieurs appellations. On dit qu'elles sont multiples, *âsha*, de noms. Isis, par exemple, est myrionyme. Il en est de même du démiurge : évidemment.

Mais en réalité, celui-ci échappe à la nomination, il est “*le-caché-de-nom*”, *imen-ran-ef*, celui dont le nom est caché. Son vrai et juste nom, *ran maû*, est imprononçable, car “innombrables”, “mystérieuses” sont ses formes, nous répètent les textes.

Au surplus, ajoutent-ils, quand il vint à l'existence, “*il n'avait pas de mère qui put lui donner un nom*”. Il est l'innommable, l'anonyme.

Le protocole, *nekhebet*, de chaque roi comporte plusieurs noms dont la distribution est rigoureuse, stricte. A l'époque classique, ils sont au nombre de cinq. Chacun de ces noms est dit être un grand nom, *ran our*.

Le roi d'Égypte a donc selon la titulature classique :

- **son grand nom d'Horus, Hor**, divinité protectrice de la royauté. Il symbolise l'État en tant qu'entité, pouvoir institué. On dit de pharaon qu'il est “*l'Horus du palais*” ;
- **son grand nom de deux maîtresses, nebety**, divinités tutélaires de la Haute et Basse-Égypte, nommément et selon un ordre *ne variatur* : **Wadjet, Nekhebet**, divinité du Sud, dont le symbole est le vautour femelle, et, divinité du Nord, symbolisée par le cobra lové. Leur présence dans le protocole marque, atteste l'union indissoluble de la Haute et Basse-Égypte, et l'indisponibilité, l'inaliénabilité de l'une et l'autre : en droit ;
- **son grand nom d'Horus d'or, Hor nebou**, qui est le nom du *ka*, du génie propre du pharaon régnant ;
- **son grand nom de roi de Haute et Basse-Égypte**, son grand nom de *ny-sout-bit*, littéralement, “celui-qui-appartient-au-roseau-et-à-l'abeille”. Le roseau, *sout*, symbolisant le Sud, l'abeille, *bit*, le Nord. C'est ce nom qui figure dans le premier cartouche. Il exprime la légitimité, la légalité des actes du pouvoir gouvernemental dans toute l'étendue de l'Égypte ;
- **son grand nom de fils de Rê, sa Rê**, (< *za Rê*), ou fille de Rê, *sat Rê*, (< *zat Rê*), donc de fils du (dieu) soleil que pharaon(ne) devient du fait de l'exercice de la fonction royale.

Pour les anciens Égyptiens, la royauté est une fonction, *iaout*, un office, un ministère. Et c'est l'exercice de cette fonction jugée bienveillante, *mankh*, qui rend divin, qui qualifie pharaon(ne) fils (ou fille) du démiurge Rê. La fonction sacralise.

## 5. Au-delà et réintégration

La divinité, *noutjer*, potentielle “dès l'œuf” *m souhet*, n'est effective qu'avec l'exercice de la célèbre fonction royale. La preuve péremptoire en est que le nom de fils (ou fille) de Rê de tout (ou toute) pharaon(ne) est son nom de naissance, “son nom de sa mère”. Le nom de fils (ou fille) de Rê est contenu dans le deuxième et dernier cartouche.

Le protocole de chaque roi affiche en fait le programme politique du règne. Ces grands noms ne sont donc pas choisis au hasard : ils manifestent une volonté politique. A cet égard, ils attirent l'attention sur un second aspect du statut social du nom, son aspect intégrateur.

“*Celui dont on prononce le nom vit*”, nous dit le texte de l'apothéose d'**Isis**. Et parce qu'il vit, il est intégré à la chaîne de vie ici-bas, et le cas échéant, dans l'au-delà.

Dans le monde d'ici-bas, celui des vivants, *ankhou*, sur terre, *tepiou-ta*, l'intégration s'opère d'abord au sein de la famille monogamique qui est la règle dans l'Égypte ancienne, la famille polygamique étant une exception confirmative pour ce qui concerne les rois.

Le nom porté par l'individu le situe donc à l'intérieur d'un lignage et parfois même indique sa position à l'intérieur d'un couple : *sen-nou*, “le deuxième”, *pépi-ankh-heri-ib*, “pépi-ankh-le-moyen”, *heri-ib*, “qui est sur le cœur, au centre, au milieu”.

Certains noms propres sont des termes de parenté et indiquent que l'enfant est considéré comme la réincarnation, pour ainsi dire, d'un membre de son lignage : *sent-it-es*, “la-sœur-de-son-père”, *it-sen-i*, “le-père-de-mon-frère”. Mais là où cette motivation se fait le plus sentir, c'est l'attribution au fils du nom du père - d'où parfois le même nom sur trois générations - à la fille le nom de la mère, à l'un et à l'autre les noms des aïeux ou bisaïeux.

Dans cette catégorie des noms liés à la famille, il convient d'inclure les noms attribués par la parturiente, lesquels évoquent des exclamations de celle-ci, et aussi les noms qui ne sont que les premiers mots de la mère devant son nouveau-né : *nefer-nen*, “c'est-beau-ça”, *ii-m-hetep*, “celui-qui-vient-en-paix”, “qui est le bienvenu”, *Imhotep*, “our-sou”, il-est-grand.

Mais l'intégration à la vie ici-bas ne se limite pas seulement au cadre familial. Elle s'étend aussi à la collectivité. À l'individu, celle-ci apporte une atmosphère, une ambiance culturelle qui imprègne sa sensibilité, oriente son action. Cette imprégnation culturelle est particulièrement manifeste au niveau religieux. Et souvent le nom porté par l'individu évoque un vœu exaucé par, ou une qualité d'une divinité.

“Celui (ou celle)-que-la-divinité-X-a donné(e)”, “Pa (ou Ta)-di(t)-la-divinité-X”. Par exemple : *Pa-di-Bastet*, “Celui-que-la-déesse-Bastet-a-donné”. C'est un dieudonné ...

Ce registre théophore englobe aussi « les noms propitiatoires ou apotropaïques, servant de talisman, à leur porteur : “Que-la-divinité-X-écarte-le-mauvais-œil”, *Hedeb-X-irt-bint*, “Amon-est-satisfait”, *Imen-hetep*, *Aménophis*, “Ptah-est-satisfait”, *Ptah-hetep*.

Certains noms assignent à leur titulaire la qualité de fils (ou de fille) de telle ou telle divinité, ou son incarnation : *Sa-mentjou*, “le-fils-de-Montou”, *Ra-mes-sou*, “Ra-est-celui-qui-l'a-engendré”, *Ramsès*, *Dje-houty-mes*, “Thot-est-né, Thoutmosis”.

Par l'onomastique, nous pénétrons donc la sphère culturelle peut-être la plus intime, car tous les noms, comme on le voit, sont doués de sens.

Il est par exemple remarquable que le nom d'**Osiris**, *Ousir*, l'être-bon, *Ounen-nefer*, ne rentre pas dans le registre des noms théophores dans les hautes époques. Par modestie ? Par crainte ?

Toujours est-il que la vie ici-bas vaut d'être vécue pleinement, d'être aimée. Le chant du harpiste conseille donc le *Carpe diem* : "Fais-toi un *herou nefer*, un jour heureux".

Dans la société, l'individu n'est pas seulement récepteur de culture ; il en est aussi créateur. Et c'est par son comportement, par son action qu'il apporte sa part de contributions : s'il est brave. "Le nom d'un homme brave est dans ce qu'il a accompli", proclame un texte du Nouvel Empire (1580-1350 av. J.-C). Mais l'idée est plus ancienne.

L'affaire ici-bas est donc de se faire un nom, *ir ran*. Un nom qui ne soit pas vide, *shou*, qui ne soit pas mauvais, *bin*, ou abominable, *djou*. Fondamentalement, essentiellement, il s'agit de s'ennoblir par ses actes, de se faire un beau nom, *ran nefer*, à l'instar des hommes illustres des temps passés, dont les noms demeurent "dans la bouche des hommes", à cause de leurs actions et comportements, de leurs écrits et leur sagesse, alors que passent les générations.

Et de fait, les parents attribuent à leurs enfants les noms de ces sages d'autrefois, plus ou moins auréolés de sainteté, de divinité : Imhotep, architecte, médecin, vizir de **Djozer** sous la III<sup>ème</sup> dynastie, constructeur du complexe funéraire de Saqqarah et sa pyramide à degrés, initiateur de la construction en pierres ; **Ptah-hotep**, vizir d'**Isesi**, sous la V<sup>ème</sup> dynastie, auteur de maximes célèbres. Et bien d'autres encore...

Pour ce qui concerne le roi, il lui importe de se dépasser, de se surpasser, d'augmenter, d'être auguste (*augere* = augmenter), de devenir divin. La divinité est la plénitude de l'être.

Or la divinité a son statut, ses lois, lesquelles excluent la fantaisie. Elle vit de *maât*, de l'ordre justice-vérité, *ankh m maât*, vivre de *maât*. Elle hait, *mesedji*, le mal, *boubin*, et surtout aime, *meri*, l'humanité, *remetjet*.

Les cinq grands noms qui composent le protocole de pharaon corsètent le pouvoir royal dans un système d'obligations morales, politiques, juridiques, socialement contraignantes.

Chacun de ces noms d'investiture exprime une qualité concrète de gouvernement idéal auquel pharaon doit tendre ponctuellement, compte tenu de la conjoncture.

Par son action pharaon peut aussi être auréolé de gloire, divinisé, et son nom porté par ses successeurs à la fonction royale. Tels furent les cas de **Sesostris**, d'**Aménophis**, de **Thoutmosis**, de **Ramses**.

Le nom survit donc ici-bas, tel un monument, et même mieux qu'un monument, si l'on a été aimé, *merou*, aimé durablement, *mererou*, des hommes ; si l'on a été bon, *nefer*, car assure-t-on, "le monument d'un homme, c'est sa bonté".

D'où les stèles tombales couvertes d'inscriptions, qui sont ce que **Sainte-Fare Garnot** a appelé justement "les appels aux vivants", les invitant à réciter rituellement le proscynème,

la formule d'offrande, *peret-kherou*, pour que vive le génie, le *ka* du (ou de la ) défunt(e), auprès du grand dieu, grand commandeur de la vie dans l'au-delà, **Osiris**, l'Être bon, l'Être parfait.

D'où les biographies idéales retraçant le profil moral exemplaire du (ou de la) disparu(e), afin que son souvenir, par le nom, demeure, *men*, auprès de ceux qui ont été aimés, *meriou*, de lui (ou d'elle).

Un rapport fondamental lie donc le porteur du nom et ceux qui l'ont connu. La substance de ce rapport est l'amour, la bonté. C'est pourquoi si l'on a été méchant, mauvais, le nom risque de disparaître, de mourir. On peut l'effacer, le marteler, *fetet*, et par ce moyen atteindre son porteur.

**Thoutmosis III** a fait marteler, effacer, injustement, le nom d'**Hatschepsout** sur les monuments, parce que mineur, il avait été maintenu à l'écart du pouvoir par sa tante. Le martelage du nom peut aussi viser une divinité. C'est ce que fit la "révolution amarnéenne", contre le dieu **Amon**.

Le pharaon d'alors, **Aménophis IV**, irrité contre les prétentions à la suprématie politique du sacerdoce pontifical d'**Amon**, monta en exergue un autre dieu dynastique, **Aton**, le dieu du disque solaire. Ce qui fit de lui un pharaon apostat, hérétique. Il changea son nom théophore, "Amon-est-satisfait", *Imen-hetep*, **Aménophis**, en : "Celui-qui-plaît-à-Aton", *Akh-n-Aton* = **Akhénaton**. Il fit donc marteler le nom d'Amon sur les monuments. Il fonda une nouvelle capitale, Tel-Amarna, abandonnant Thèbes et son **Amon** de dieu. La révolution d'**Akhénaton** ? Une révolution significative de nom !

Sa liquidation le sera aussi. Sous l'action du parti traditionaliste, le jeune pharaon, **Tout-ankh-Aton**, "portrait-vivant-d'Aton", changera son nom en **Tout-ankh-Amon**, "portrait-vivant-d'Amon". C'est une restitution intégrale, symétrique. Il n'est donc pas seulement nécessaire d'avoir un nom, il faut encore le maintenir pour persévérer dans l'être. Le nom individualiste, particularise radicalement, absolument.

C'est une indication qui concerne tout ce qui est manifesté. Par ailleurs, les mêmes idées, quant au fond, se retrouvent dans toutes les traditions humaines. C'est aussi une autre indication quant à leur commune origine.

*« Mon admiration aux vagues qui, venues de la même source,  
S'en vont dans toutes les directions ».*



**Titulature du Pharaon Thoutmosis III (nom grécisé de ce pharaon)** comportant respectivement dans les deux cartouches figurés son nom de couronnement et son nom comme fils de *Rê* : *Menkheperé* ("stable est la manifestation de Rê"), *Djehoutymes nefer kheperou* ("Thot est né parfait de formes"), Nouvel Empire, XVIII<sup>ème</sup> dynastie, 1504-1450 avant notre ère. Inscription sur l'un des murs du Temple d'Amada en Nubie.



- 1. Horus = *Hor* :  
Taureau-fort-qui-apparaît-en-dehors-en-gloire-dans-Thèbes = *Ka-rekhet-khâ-m-Was et*
- 2. Les deux maîtresses = *Nebety* :  
La royauté (la fonction royale) dure comme-Rê-dans-le-ciel = *Wah-nesyt-mi-Rê-m-pet*.
- 3. Horus d'or = *Hor nebou* :  
Puissant-de-force-(et)-sacré-de-diadème = *Sekhem-pehety-djeser-khâou*



- 4. Roi de Haute et Basse Égypte = *nu-sout-bît* : la manifestation-de-Rê-demeure (stable) = *Men-kheper-Rê*.
- 5. Fils du (dieu) Soleil (Rê) = *Sa Rê* : Thot-est-né-parfait-de-formes = *Djehouty-mes-nefer-kheper* (ou) aimé-d'Hator-dame-de-la-turquoise = *Mery-hout-hor-nebet-mefekat*

**Un exemple : la titulature du pharaon Thoutmosis III**

---

□ **Bibliographie :**

- H. Gautier : *Le Livre des rois d'Égypte*, MIFAO, Le Caire, 1907-1917.  
F. Daumas : *la Civilisation de l'Égypte pharaonique*, Paris, 1965.  
J. Pirenne : *Histoire de la civilisation de l'Égypte ancienne*, Neufchatel-Paris, 1962-1963.  
A. Moret : *le Nil et la civilisation égyptienne*, Paris, 1937.  
J. Barguet : *le Livre des morts*, Paris, 1967.  
J. Leclant : *les Sagesse du Proche-Orient ancien*, Paris, 1963.  
J. Sainte-Fare Garnot : *l'Appel aux vivants*, Paris, 1938.

□ **L'auteur :**

Ancien élève de l'*Institut d'Études Politiques de l'Université de Paris*, juriste et historien de formation, l'auteur s'est spécialisé en égyptologie.

**Publications :** <http://www.ankhonline.com>